

# Mystérieuse Mélisande

## *(Pelléas et Mélisande revisité)*

Michel Otten

Université catholique de Louvain

Qui est Mélisande? Pour beaucoup de commentateurs, elle est – comme les autres héroïnes du premier théâtre de Maeterlinck – une frêle princesse, une femme-enfant, « plus aérienne qu’un nuage, plus inconsistante qu’un reflet dans l’eau », écrit Vladimir Jankélévitch (1977, p. 142), grand admirateur de la pièce de Maeterlinck et de l’opéra de Debussy.

Assez rares sont les commentateurs qui, frappés par les affinités de la pièce de Maeterlinck avec certains thèmes mythiques (Ondine, Mélusine), risquent des rapprochements avec ces « filles de l’onde ». Michèle Couvreur, dans un article

très pertinent sur « le thème mythique de l'ondine », avance quelques comparaisons, mais écrit prudemment : « Maeterlinck s'est largement *inspiré* d'un fonds légendaire » et, plus loin : « les ondines maeterlinckiennes ne sont ni des fées ni des déesses : ce sont des femmes dont certains traits physiques et certains comportements *rappellent* ce fonds mythique, sans en être pour autant des manifestations tout à fait pures » (Couvreur, 1997, p. 46, je souligne).

Semblablement, Pierre Citti, dans la préface de son édition critique de *Pelléas et Mélisande*, propose une très riche énumération des affinités du drame de Maeterlinck avec le fonds mythique. Il écrit : « Tout un ensemble de circonstances *rapproche* Mélisande du personnage de la fée [...]. Elle apparaît, comme il est traditionnel, auprès d'une fontaine » (dans Maeterlinck, 1989, p. 23, je souligne). Et plus loin : « On la *rapprocherait* plutôt de Mélusine [...], la fée la plus populaire [...] liée à l'eau et à la fécondité agraire et féminine » (p. 24, je souligne). Mais la conclusion de cet exposé ramène clairement tous ces rapprochements intéressants au statut de *sources* (au sens traditionnel) : « La pièce ne se laisse "expliquer" par aucune [de ces légendes], mais toutes – et bien d'autres encore! – en forment les lointains » (p. 26).

Un seul commentateur, à ma connaissance, – et c'est une femme – a osé franchir cette prudence philologique. Il s'agit de Catherine Clément, dans un chapitre de son beau livre *L'Opéra ou la défaite des femmes* intitulé « Mélisande à la question ou le secret des hommes ». Pour elle, Mélisande est intrinsèquement un être qui appartient à « l'autre monde » et qui vient se mêler (d'une façon catastrophique) aux humains. Seul point sur lequel je ne puis la suivre, Catherine Clément affirme de façon assez

péremptoire que Mélisande est une sorcière – j’essaierai de nuancer cette assertion :

Voici le premier signe de sa sorcellerie; tombée du ciel, sans origines, perturbatrice fondamentale, Mélisande est libre, et c’est une sorcière. Sauvage, trouvée comme une bête, au fond des bois [...]. “À son apparition, la Sorcière n’a ni père ni mère, ni fils, ni époux, ni famille. C’est un monstre, un aérolithe, venu on ne sait d’où...”, s’écrie Michelet (Clément, 1979, p. 215).

Cette étude a le grand mérite d’être sans doute la seule à proposer de voir dans l’étrangeté de Mélisande le signe qu’elle appartient à un autre règne et qu’elle se mêle aux humains pour leur malheur. Mélisande n’est pas une humaine et nous en déduisons que tous les rapprochements que les commentateurs ont pu faire avec des éléments de mythologie ou de folklore doivent être pris au pied de la lettre.

### ***De Mélusine à Mélisande***

Reprenons (et complétons) ces rapprochements. Nous verrons qu’ils se modèlent sur un scénario qui, avec ses diverses variantes, est identique sur les points essentiels, comme si la tradition indo-européenne voulait nous raconter une seule histoire (dont *Pelléas et Mélisande* est le dernier avatar). Toujours l’eau joue un rôle essentiel dans ces récits apparemment si divers.

- a) L’histoire de Présine, mère de Mélusine, racontée par Jean d’Arras dans *Le Roman de Mélusine* :

Le roi Élinas chassait dans une grande forêt. Pris de soif, il se dirigea vers une très belle source. Là, chantait mélodieusement « la plus belle femme qu’il ait jamais vue ». C’était Présine. Elle chantait, précise le texte, « plus

harmonieusement qu'aucune sirène, aucune fée, aucune nymphe ne chanta jamais » (Arras, 1979, p. 18). Le roi est tout de suite épris et la demande en mariage. Elle accepte, mais elle pose une condition : il ne devra pas essayer de la voir pendant ses couches (p. 22). Après qu'ils se sont mariés, elle met au monde trois filles, dont l'aînée est appelée Mélusine. Élinas, au comble de la joie, oubliant son serment, se précipite auprès de ses trois filles. Présine lui rappelle furieusement sa promesse, « et elle s'évanouit dans les airs » avec ses trois filles. Le roi en demeure comme fou.

b) *Le Roman de Mélusine* (1392-1394) comporte une réduplication :

Le comte Raymondin de Lusignan part à la chasse d'un sanglier exceptionnel. Auprès de la Fontaine de Soif, il rencontre une très belle femme qui l'éblouit : « jamais il n'avait vu une si belle femme » (Lecouteux, 1982, p. 42). C'est Mélusine<sup>1</sup>. Il est tout à fait séduit et la dame lui propose le mariage à une condition : qu'il ne cherche jamais à la voir le samedi ni à savoir où elle est (p. 44). Tout se passe merveilleusement bien jusqu'au jour où Raymondin, pris de soupçons, observe secrètement Mélusine dans son bain un samedi. Il la voit à moitié femme à moitié serpent pour le bas de son corps (p. 230). Mélusine, qui sait tout, fait d'amers reproches à Raymondin, puis s'élanche dans les airs (p. 258).

c) *Ondine* (1811) de Friedrich de la Motte-Fouqué

Fouqué nous apprend qu'il a emprunté la matière de son conte à Paracelse, génial esprit vitaliste du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Maints commentateurs ont remarqué la paronomase Mélusine-Mélisande.

Paracelse explique que certains corps sont formés d'une matière plus subtile que le corps humain. Pourtant, ils sont semblables par la forme à celui des humains. Ces êtres sont doués d'intelligence, mais ils n'ont pas d'âme. Cependant, les esprits féminins peuvent acquérir une âme et cela par l'union totale avec un homme, dans le mariage. Si le mari est infidèle, s'il se remarie, celle qui est restée son épouse légitime revient pour lui donner la mort.

Tel est bien le scénario d'*Ondine* de La Motte-Fouqué. Un soir, un vieux pêcheur qui vit seul avec son épouse, au bord d'un lac, voit arriver un chevalier, Hans Huldbrand de Ringstetten. Il l'invite à entrer chez lui. Survient alors « une blonde d'une beauté merveilleuse » (La Motte-Fouqué, 1933, p. 7) qui se montre impertinente, puis se sauve dans la forêt : c'est Ondine. Auguste, le vieux pêcheur, raconte alors comment, un soir, Ondine leur est apparue : « une fillette d'environ trois ou quatre ans, merveilleusement belle » (p. 13), frappa à la porte. L'eau ruisselait de ses cheveux dorés. Les vieux pêcheurs prennent soin d'elle. Ils veulent la faire baptiser du nom de Dorothée (don de Dieu), mais l'enfant déclare que ses parents l'appelaient Ondine. Elle refuse de perdre ce nom. Hans s'éprend immédiatement d'Ondine et l'épouse sans tarder. Ondine lui révèle alors qu'elle est « une ondine » et que, grâce à ce mariage, elle a maintenant une âme. Mais il doit lui rester fidèle, sinon il mourra. Hélas, Hans se laisse séduire par son ancienne fiancée, Bertha. Il est alors condamné à mort. Ondine vient tendrement pleurer dans ses yeux et l'inonde intérieurement; il étouffe et en meurt. Elle redevient une source et enlace son tombeau.

*L'Ondine* (1939) de Jean Giraudoux reprend assez fidèlement celle de Fouqué et précise certains détails importants. Ainsi Auguste déclare : « Nous l'avons trouvée *au bord* du lac. Personne ne l'a réclamée » (Giraudoux, 1978, p. 38). À propos de la connivence d'Ondine avec l'élément aquatique : « Elle n'a jamais eu besoin de lit, mais combien de fois l'avons-nous surprise endormie sur le lac » (p. 40). À la fin de la pièce, il est dit clairement qu'Ondine a tué Hans, mais inconsciemment :

*Bertha* – Tu l'as tué! C'est toi qui l'as tué?

*Ondine* – J'ai tué qui? De qui parlez-vous? (p. 126)

Les affinités entre tous ces scénarios et celui de *Pelléas et Mélisande* sont évidentes :

- Tout commence au bord d'une source perdue dans les bois;
- La beauté exceptionnelle de la femme-fée est immédiatement perçue;
- Un interdit accompagne l'acceptation de l'union (dans *Pelléas*, il est assez banal : c'est l'interdiction de tromper son mari, sous peine de mort);
- Tous les récits se terminent en catastrophe;
- Notons enfin une curieuse conjonction entre animalité et humanité. Tous les protagonistes ne sont pas des humains, bien qu'ils le paraissent. C'est le dernier point qui sera le plus délicat à établir pour *Mélisande*. Je montrerai qu'elle n'est pas une sorcière, mais plutôt une « Dame de Midi ».

\*

Premier élément qui donne à *Mélisande* son statut tout à fait particulier : elle a accepté d'épouser Golaud, mais celui-ci avoue à son demi-frère *Pelléas* qu'il ne sait ni son âge, ni qui elle est, ni d'où elle vient (Acte I, scène 3). C'est la seule héroïne de

Maeterlinck qui vienne ainsi de « nulle part ». Ce qui nous conduit à donner une sorte de portée absolue à la déclaration de Mélisande à Golaud, lors de leur première rencontre : « Je ne suis pas d'ici... Je ne suis pas née là... » (Acte I, scène 2). Sans doute faut-il relier cette déclaration à la véritable crise de désespoir qui saisit Mélisande à la scène 2 du second acte :

« Je ne puis plus vivre ici. Je ne sais pas pourquoi... Je voudrais m'en aller!...  
Je vais mourir si l'on me laisse ici... [...]. Vous ne pouvez pas me comprendre... Je ne sais pas moi-même ce que c'est... C'est quelque chose qui est plus fort que moi... »

Il faut faire intervenir maintenant la très longue chevelure de Mélisande, par laquelle elle « prend » Pelléas et par laquelle Golaud la châtie.

L'interprétation que propose Catherine Clément de cette chevelure peut sembler un peu sollicitée; elle est pourtant bien tentante. Le côté animal, diabolique de Mélisande se manifeste peut-être ici de façon troublante :

C'est par la fourrure qui lui entoure la tête que Mélisande fait signe aux hommes. Golaud ne voit pas son visage; Pelléas son frère est touché à l'âme lorsque les cheveux blonds tombent dans la fontaine, et touchent l'eau. Il s'y engouffre, cachant sa tête dans le flot comme un amant plonge ailleurs dans la fourrure de celle qu'il aime [...]. Pas étonnant que Golaud, plus tard, la saisisse par là, par ses cheveux de péché, en avant, en arrière, il la tient bien et la châtie, disant qu'ils servent enfin à quelque chose, ces cheveux [...]. Mélisande participe du diable et de la bête, du haut et du bas, toute proche des sensations primitives [...] (Clément, 1979, p. 216-217).

Pour terminer cet examen du caractère obscurément maléfique de Mélisande, remarquons que son arrivée dans Allemonde entraîne immédiatement une suite de catastrophes : les deux

demi-frères (Pelléas et Golaud) se dressent l'un contre l'autre, ce qui conduit au meurtre de Pelléas. Mélisande, par ailleurs, ne survivra pas à cette tuerie.

### ***Midi***

L'heure pivotale à laquelle il est fait quatre fois allusion au centre de la pièce a intrigué plus d'un exégète<sup>2</sup>. Rappelons ces occurrences de midi :

1. Pelléas rappelle que sonnait midi au moment où l'anneau de Mélisande est tombé dans la fontaine (Acte II, scène 1).
2. Golaud raconte qu'il venait d'entendre sonner les douze coups de midi quand son cheval a culbuté sur lui (Acte II, scène 2).
3. Pelléas, sortant des souterrains où Golaud a découvert sa pulsion meurtrière déclare : « Il est midi; j'entends sonner les cloches » (Acte III, scène 4).
4. Enfin, dans l'édition originale (mention supprimée à partir de la sixième édition, en 1898, mais conservée dans le livret de l'opéra de Debussy), Mélisande, du haut de sa tour, chante : « Je suis née un dimanche, un dimanche à midi ».

Comme je vais tenter de le montrer, un lien existentiel unit ces quatre occurrences : Mélisande est une « dame de midi » (ou, si l'on veut, un démon de midi) et les trois événements catastrophiques mentionnés dans les trois autres occurrences peuvent être attribués à son influence maléfique. Il y a même des coïncidences parlantes : à midi, Mélisande laisse

---

<sup>2</sup> Voir, par exemple, le commentaire de « Midi » de Pierre Citti (1990, p. 48-49), qui s'appuie sur les vues de Mircea Eliade; son hypothèse ne m'a pas convaincu.



tomber son anneau nuptial et, *au même moment*, inexplicablement, Golaud tombe de cheval et manque d'être broyé.

Mais qu'est-ce qu'un démon de midi? Pour comprendre la mythologie de midi, il faut se référer à l'étude décisive de Roger Caillois (1991 [1937]), parue à l'origine dans la *Revue de l'Histoire des religions*. Midi est l'heure des apparitions, apparitions de démons femelles pour la plupart : les Sirènes, les Néréides (qui ont une voix ensorcelante comme les sirènes), les Nymphes, les Sphinxes, les Érinyes, mais aussi Pan et les satyres. Tous ces êtres sont dangereux : ils menacent les humains, procèdent à des agressions sexuelles. Certains, tel Ephialtès, oppressent les dormeurs qui se sentent étouffés sous un poids insupportable<sup>3</sup>. Pour éviter les démons de midi, il faut se tenir éloigné des fontaines, des sources et des cours d'eau et surtout ne pas dormir pendant l'heure de midi.

Même la Bible fait allusion au « démon de midi », au verset 6 du Psaume 31.

Les trois événements que le texte situe à midi conditionnent le déroulement futur du drame :

1. Mélisande perd son anneau nuptial, signe qu'elle va se détacher de Golaud;
2. Golaud sort des souterrains où il a découvert sa pulsion de mort à l'égard de son demi-frère;
3. Golaud, inexplicablement, a un accident de cheval; cette chute annonce celle de toutes ses illusions.

---

<sup>3</sup> Caillois, 1991, p. 72-73, citant le commentaire de Macrobie sur le célèbre songe de Scipion. Telle pourrait être l'origine de l'hallucination de Golaud qui, à l'heure de midi, tombe de cheval et est écrasé.

Pourquoi Maeterlinck a-t-il supprimé la « chanson de scène » qui était un des nœuds exégétiques de la pièce? C'est une des questions les plus irritantes qui se pose au commentateur.

Reste à se demander : Mélisande agit-elle lucidement? Détruit-elle la vie autour d'elle volontairement? Je pense que non, qu'il s'agit d'une fatalité obscure qui pèse sur elle. Comme l'écrit Michèle Couvreur, lectrice toujours perspicace : « Mélisande et Alladine entraîneront, sans le vouloir toutefois, la mort de leur compagnon » (Couvreur, 1997, p. 47).

\*

Je termine par l'analyse d'une très belle nouvelle de Marguerite Yourcenar qui, on le verra, rejoint mon propos. Il s'agit de « L'homme qui a aimé les Néréides », parue dans *Nouvelles orientales* (1938).

La nouvelle se passe dans une île de Grèce. On nous présente un simple d'esprit, Panégyotis, dont on dit qu'il a rencontré des Néréides et qu'il a eu un rapport amoureux avec elles. Il en est devenu complètement idiot. Des Néréides, le texte dit qu'elles ne sortent qu'à « l'heure tragique de midi » (Yourcenar, 1963, p. 83); d'où que le texte les appelle « ces beaux démons de midi » (p. 86). Mais faut-il croire cette histoire? C'est ce que se demandent les habitants de l'île. Cependant, trois jeunes Américaines, élégantes, se tenant par la main, surviennent. Panégyotis jette un regard distrait « sur ces trois déesses » et ne reconnaît pas « ses Néréides habillées en femmes » (p. 88).

Ainsi, les cruelles Néréides peuvent se présenter à nous, parfois, comme de belles jeunes femmes que rien ne distingue des humains<sup>4</sup>.

### ***Note additionnelle***

Je ne suis sans doute pas le premier à avoir perçu une sorte de duplicité dans le personnage de Mélisande. Je trouve, dans un article sur « Maeterlinck en Pologne », l'évocation d'une femme peintre qui a exploré les thèmes maeterlinckiens. Il s'agit d'Olga Boznanska :

Cette artiste réalisa l'idéal contemporain du personnage créé par Maeterlinck, en produisant l'image d'une jeune fille pâle, aux cheveux blonds, aux yeux étranges et inquiétants, semblables à deux gouttes d'encre qui paraissent couler sur un visage transparent. Enfant mystérieuse, inspirant la folie à ceux qui la regardent, fascinés, Mélisande de six ans appartenant à quelque métropole d'aujourd'hui : telle est cette jeune fille maléfique qui semble saisie de frissons dans sa transparence et sa blancheur (Stykova, 1985, p. 237).

---

<sup>4</sup> Un passage du livre de Caillois confirme l'aventure prêtée à Panégyotis : « Schmidt rapporte le cas d'un robuste paysan, qui s'était endormi à midi près d'une fontaine isolée, et que les Néréides vinrent frapper. Quand il se réveilla, il n'était plus capable ni de marcher ni de parler et il resta fou » (Caillois, 1991, p. 62).

## Bibliographie

- ARRAS, Jean d' (1979 [1392]), *Le Roman de Mélusine ou l'Histoire des Lusignan*. Paris, Stock, coll. « Moyen Âge ».
- CAILLOIS, Roger (1991 [1937]), *Les Démons de midi*. S.l. [Saint-Clément-de-Rivière], Fata Morgana.
- CITTI, Pierre (1990), « Pelléas et Mélisande ou la proie pour l'ombre », *Pelléas et Mélisande*, numéro spécial de la revue *Littérature et Nation* (Tours), 2e série, n° 2, juin, p. 43-56.
- CLEMENT, Catherine (1979), *L'Opéra ou la défaite des femmes*. Paris, Grasset, coll. « Figures ».
- COUVREUR, Michèle (1997), « Le thème mythique de l'ondine dans le théâtre de Maeterlinck », *Textyles*, n° 1-4, p. 45-50.
- GIRAUDOUX, Jean (1978 [1939]), *Ondine*. Paris, Grasset.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1977), « Debussy », *Pelléas et Mélisande*, numéro spécial de *L'Avant-scène Opéra*, n° 9, p. 131-145.
- LA MOTTE-FOUQUÉ, Friedrich de (1933 [1811]). *Ondine (Undine)*, traduit et préfacé par Julien Rouge. Paris, Aubier-Montaigne, « Collection bilingue des classiques étrangers ».
- LECOUTEUX, Claude (1982), *Mélusine et le Chevalier au Cygne*, préface de Jacques Le Goff. Paris, Payot.
- MAETERLINCK, Maurice (1989), *Pelléas et Mélisande*. Paris, Le livre de poche, coll. « Classiques ».
- STYKOVA, Maria Barbara (1985), « Maeterlinck en Pologne », *Cahiers théâtre Louvain*, n° 54, p. 231-241.
- YOURCENAR, Marguerite (1963 [1938]), *Nouvelles orientales*. Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire ».

## Résumé

Mélisande est-elle une frêle princesse, une femme-enfant, comme on le dit d'ordinaire ? Elle vient de nulle part et, à peine arrivée en Allemonde, elle provoque une série de catastrophes : Pelléas et elle sont voués à la mort. Catherine Clément la voit comme une sorcière; c'est peut-être excessif. Elle est plutôt une "dame de midi", aussi dangereuse que les Sirènes ou les Néréides étudiées par Roger Caillois.

## Abstract

Is Mélisande the frail princess, the child-woman she is often said to be? Without known origins, she causes a series of disasters shortly upon her arrival in Allemonde: she and Pelléas are both destined to die. Catherine Clément sees her as a witch, which is perhaps excessive. She rather strikes us as "dame de midi," less a "lunch lady" (as a literal translation would suggest) than a femme fatale, a nymph-like incarnation of lust that can be as dangerous as the Nereids and Sirens studied by Roger Caillois.